



VIVRE L'ÉCOLOGIE À DIX DANS UNE FERME

Atterrissage dans le quotidien de la ferme légère, un lieu de vie collectif en quête d'autonomie dans un village de 230 habitants du Nord-Béarn.

Texte et photographies par Clément Osé.

Mon réveil, c'est cette lumière orangée qui caresse successivement les pièces de charpente, dans le même ordre rassurant. Je descends. Les plus matinaux sont déjà en train de tartiner le pain de la maison et partagent des salamalecs bienveillants entre deux baptêmes de vapeur dans la chaleur de leur mug. J'envoie un bonjour et j'en reçois cinq. Les petites commissions matinales des messieurs se font sur le champ du voisin, de l'autre côté de la route, plus empruntée des chiens que de la factrice. Je redonne un peu de courage azoté aux ronces séchées par le glyphosate en assistant chaque matin comme le premier au spectacle de la géographie pyrénéenne. Des équipes se constituent pour la

journée. Je signe pour tailler les solives du nouveau plancher : je passerai la matinée dans l'atelier avec les millimètres, la scie radiale et les effluves de pin, rien de tel pour faire le vide. Treize heures : la cloche sonne, c'est prêt. Les ouvriers se dépoussièrent, les jardiniers se débarbouillent, les dix résidents, les deux WWOOFeurs et les trois invités s'attablent. Répit des corps, service de la récompense : salade fraîchement coupée, j'y-fous-tout de légumes du jardin, céréales et légumineuses. Les couverts tintent contre la céramique et le ronron des conversations vibre sous les poutres pluricentennaires entre les épais murs de galets de la vieille béarnaise. Cet après-midi, après la sieste du zénith, on s'y remettra, jusqu'à la cloche du soir. Jusqu'au moment de

nourrir les chiens, de sentir leur petit cœur s'emballer, de voir leur queue valdinguer avec une cadence infernale et leurs yeux lancer des couinements d'impatience en implorant la délivrance des sempiternelles croquettes. Jeu de société, lecture au coin du poêle ou ciné maison au vidéoprojecteur, et puis nous capitulerons, bienheureux, à l'appel des étoiles, pour remettre ça demain, après-demain et des semaines encore, comme d'interminables week-ends.

La ferme, ça fait onze mois. Onze mois de décroissance, onze mois à confondre divertissement et travail. L'envie néorurale a germé pendant un long voyage, classique, le moment de recentrement parfait pour redéfinir ce qui compte. Dans mon cas, c'était l'espace et le

temps, l'accueil, la cohérence avec des idées sur le monde, et l'équilibre entre occupations physiques et intellectuelles. Plus de nature, moins de voitures, de l'air pur, de l'eau fraîche, comme l'oiseau. Après onze mois, à part quelques inconnues sur l'approvisionnement de mon compte en banque, l'intuition se confirme : cette vie, c'est le pied !

AUTONOMIE ET LÉGÈRETÉ

La ferme légère, ça commence en 2015, à Méricq : un village sur une petite crête du Nord-Béarn qui confond route départementale et rue principale. Il reste une classe de primaire, un garage, un monument aux morts, un clocher, une poignée de fidèles et 230 habitants. En voyant les écoles débarquer au pays du maïs conventionnel, en « communauté » en plus, on s'interroge un peu. Cannabis ? Polyamour ? Non, on dirait des bosseurs. Les premiers à la ferme ont détuilé et démonté la vieille charpente pour en refaire une 2 mètres plus haut, à la main, en trois mois de journées comme il faut. Résultat : la bâtisse du XVIII^e a gagné un étage et s'est muée en habitat bioclimatique : une serre et des baies vitrées de récup' au sud-ouest, et 30 centimètres d'isolation extérieure en laine de bois au nord-est. Quelques rayons de soleil et le poêle est au

chômage technique. L'idée du lieu, c'est de conjuguer autonomie et faible empreinte sur l'environnement, ce qui fait de la maison un laboratoire des curiosités. Derrière le portail, toujours ouvert, on tombe sur la parabole solaire qui cuit tout sans trop de nuages. Toujours dans la cour, devant le vieux puits remis en service, des panneaux solaires thermiques chauffent du glycol qui remonte par thermosiphon circuler autour d'un volume isolé de 800 litres qui chauffe nos douches. Pour l'électricité, 25 mètres carrés de panneaux solaires reliés à des batteries nous valent d'être débranchés du réseau. Quand on veut faire une machine, en attendant d'avoir réparé le lave-linge à pédales, on regarde le pourcentage de charge. Soleil rime avec lessive. Côté effluents, la pédo-épuration — cinq tranchées remplies de matière ligneuse — passe depuis le début les contrôles sanitaires, d'autant que les eaux rejetées ne sont pas si grises. Les toilettes sèches extérieures tirent quant à elles profit de la topographie béarnaise et on a juste à laisser composer. En dépassant le grand atelier partagé, on arrive à la cuve, aux faux airs de piscine. Elle est alimentée par les pluies qui ruissellent sur les bâtiments agricoles et la maison et assurent l'irrigation des serres et du champ. Les 11 hectares du jardin, soit 10000

chambres de bonne environ, ne nous servent pas seulement à randonner. C'est l'endroit où nous travaillons à notre autonomie alimentaire, à grand renfort de grelinette et de terre sous les ongles. En deux saisons, le sol des 3000 mètres carrés de maraîchage et des 300 mètres carrés de serres a bien changé et héberge bien plus de monde. On a quand même dû compter sur d'autres maraîchers pour tenir l'hiver, mais on progresse, comme le verger qui donnera dans quelques années. L'équipe compte aussi une jument perchonne productrice de crottin, dix-huit poules pondeuses, deux canes Coureur indien dévoreuses de limaces, douze ruches, un chat martyriseur de rongeurs et deux chiens ramasseurs de bâtons. J'ai trouvé la ferme de ma vie sur la carte des oasis, du mouvement Colibris, qui dit qu'il existe plus de 500 initiatives comme la nôtre en France. Il est pourtant difficile de donner une estimation, parce qu'il n'y a pas deux lieux identiques. Ils varient en taille, en nature, selon qu'ils sont plutôt des collectifs d'habitation ou de travail, et par leur degré de mise en commun, de l'apéro d'immeuble hebdomadaire au lieu autogéré où tout le monde habite et travaille ensemble. Le dénominateur commun, outre l'aspiration écologiste, c'est le retour du collectif.



REFAIRE SOCIÉTÉ

Vivre en collectif à l'âge d'or de la liberté individuelle peut sembler contre-intuitif. Le facteur humain tombe plus souvent en panne que les machines à bois, et la meilleure volonté du monde ne suffit pas toujours pour se supporter. Alors sur notre colline, en jouant à refaire société, nous nous sommes inventé des règles. On s'est dit qu'un projet qui marche est un projet clair et on a gravé nos idées communes dans une charte et un règlement intérieur. Quand on est dix, même quand on souffre de réunionnisme chronique, il faut s'organiser. C'est ce qu'on fait tous les mardis matin à 8 h 30, avec tour de météo personnelle, ordre du jour, facilitateur et compte rendu. L'autre type d'assemblée a lieu toutes les trois

semaines et s'appelle « réunion émotionnelle ». Au début, ça ressemblait à l'idée que je me fais des Alcooliques anonymes. On s'assoit en cercle, quelqu'un énonce d'une voix trop calme un « cadre de sécurité » à base de bienveillance, d'intention et d'attention. Chacun est libre « d'amener » ce qui le préoccupe pour qu'on en parle ensemble. Finalement, après quelques séances plus épicées, ayant permis de désamorcer des tensions réelles, je me suis converti. L'arsenal de nos règles de fonctionnement comprend aussi un temps de travail hebdomadaire de 19 heures, qui donne une drôle d'impression de pointer au début, mais qui garantit l'implication égale de tous. Ici, le temps est une monnaie et les bons comptes font les bons co-résidents.

Tous ces « outils » permettent surtout de profiter des avantages d'être un collectif. À dix, on peut reconstruire une maison, préparer dix plates-bandes au lieu d'une, cuisiner juste un jour sur dix, diviser des charges, mutualiser des tâches pour gagner du temps, acheter en gros et manger bio à tous les repas pour 40 euros par semaine. Quand un problème survient, on a dix fois plus de solutions. Outre les aspects matériels, le collectif confère aux animaux sociaux qui le composent le sentiment d'appartenir à un groupe et constitue une barrière contre la solitude et l'ennui dont on accuse la campagne. C'est un genre de famille recomposée, autour de l'écologie. Elle est intergénérationnelle, avec des résidents soufflant de 14 à 60 bougies, et brasse différentes origines pro-

fessionnelles : transport routier, logement social, coopération internationale, ambulance, télécommunications ou informatique. Aujourd'hui, une partie des résidents tire ses revenus d'une activité sur le lieu (pain, herboristerie, apiculture, œufs et stages) tandis que d'autres travaillent aussi ponctuellement à l'extérieur.

EN ATTENDANT L'EFFONDREMENT

Le choix de vivre en collectif découle aussi d'une conviction partagée : d'ici 2030 maximum, avançait-on l'autre jour en réunion prospective, un effondrement sociétal tel que le décrivent Pablo Servigne et Raphaël Stevens aura eu lieu, c'est-à-dire la fin du monde tel qu'il fonctionne aujourd'hui. Au

début, j'étais sceptique sur la fin du monde. Le calendrier maya et les histoires d'Apocalypse, je laissais ça aux superstitieux. Seulement voilà, les « collapsologues » semblent être des scientifiques sérieux qui s'appuient sur des observations difficilement contestables, sauf propension à la malhonnêteté ou au déni. La preuve en est que je suis en train d'écrire un article, en tee-shirt, un 25 février, la fenêtre grande ouverte, et que j'ai chaud. Le dérèglement du climat, la finitude des ressources naturelles, leur surconsommation ou la montée des inégalités appellent mécaniquement, tôt ou pas si tard, un point de rupture qui s'annonce lourd de conséquences. La question de comment se produira ou se produit déjà l'effondrement n'est pas tran-

chée. Ce qui nous semble assez évident par contre, c'est que l'entraide, dont parlent nos gourous, sera, comme à chaque crise profonde de notre espèce, le seul moyen de nous relever. Renouer avec diverses formes de solidarités — le collectif en est une — apparaît dès lors comme un investissement malin et nous conforte dans ce que nous accomplissons. Quoi qu'il arrive, c'est cette façon de vivre que nous trouvons la plus juste, la plus belle et donc la plus épanouissante, et nous ne ferions rien différemment ou presque s'il s'agissait de profiter des derniers instants du monde.

« Quand un problème survient, on a dix fois plus de solutions. »